



LA

STRUCTURE DE L'APOCALYPSE DE S. JEAN

Après tous les travaux regorgeant d'érudition, qui ont été, ces dernières années, consacrés à l'Apocalypse de S. Jean, il n'est pas facile, je le crois, de dire quelque chose de neuf touchant les *possibilités* des sens apocalyptiques; mais, entre les divers sens chaque fois possibles, disons même plausibles, il faudrait pouvoir en choisir un avec décision; car c'est là le but essentiel de toute exégèse; or, l'unanimité d'interprétation du livre aux sept sceaux est encore loin d'être un fait acquis à la science théologique. De nombreux travaux traitent — parfois au petit bonheur — de ses sources littéraires, de ses particularités linguistiques, des préoccupations doctrinales du milieu où cette Révélation a paru, des attaches juives, orientales ou hellénistiques de son imagerie, enfin des prétendues « clés historiques » des visions ou symboles étudiés un à un; mais je ne sais s'ils sont entièrement de nature à rendre l'Apocalypse plus populaire chez cette nombreuse fraction des croyants, doués d'un sens rassis mais étroit, qui la considèrent encore comme un livre presque incompréhensible, dont l'étude détaillée est un peu dangereuse, et ne saurait attirer que des fantaisistes. En dépit du caractère sacré que la foi les oblige pourtant de reconnaître à cet épilogue du Nouveau Testament, beaucoup de prêtres, et même des prêtres théologiens, partagent encore, sans se l'avouer, les appréhensions ou les répugnances que trahissait autrefois saint Denys d'Alexandrie, quand il n'osait l'attribuer à un Apôtre. Cependant, si Dieu a inspiré ce livre, c'est pour que nous le lisions et que nous le comprenions.

Si tant de recherches savantes, et parfois fort méritoires, n'ont pas encore abouti aux résultats qu'on aurait pu en espérer, cela peut tenir au fait que la plupart ont eu un caractère trop fragmentaire ou trop spécial. L'abus de la méthode analytique a été particulièrement funeste à ce livre. Avant d'étudier cette œuvre si vivante, les cri-

tiques indépendants, — lesquels ont trop réussi à donner le ton aux orthodoxes, — ont posé en principe indiscutable qu'elle n'était qu'une compilation; ils se sont crus autorisés alors à la débiter en tout petits morceaux, dont ils cherchaient partout la provenance, en consultant tous les documents possibles, excepté justement l'*ensemble* d'où le fragment avait été arraché par eux. Or, un symbole isolé, une vision isolée, peuvent souvent prendre une multitude de sens, qui se diversifient suivant l'unique norme des préoccupations, et du degré d'ingéniosité, de l'interprète. Celui-ci, comme on l'a vu plus d'une fois, peut se laisser engager dans des voies complètement fallacieuses par une analogie lointaine entre telle image du texte sacré, et tel élément d'un mythe étranger, ou tel fait matériel du premier siècle. Si l'on avait, au contraire, examiné d'abord chaque symbole en fonction de toute la vision à laquelle il se rattache, puis chaque vision en fonction de toutes les autres, si l'on était ainsi arrivé à découvrir par quels procédés littéraires sont amenés les motifs les plus caractéristiques, et quelle en est la valeur respective dans l'ensemble, alors il est certain qu'à chaque élément s'attacherait un sens beaucoup plus déterminé, et plus intéressant peut-être; le péril des fantaisies exégétiques deviendrait beaucoup moins menaçant, à coup sûr (1).

Voilà pourquoi nous avons attaché une importance capitale et consacré un temps très long à l'étude proprement *littéraire,* au sens vrai, de ce livre, à la considération de l'ensemble, et, avant tout, de ses procédés de composition. Nous voulons, dès à présent, en exposer en gros les résultats; un commentaire encore à écrire les justifiera, nous l'espérons. En tout cas, ce n'est qu'après avoir essayé de cette méthode avec loyauté, patience, et une grande attention, qu'on pourra décider si l'Apocalypse est, oui ou non, composée de pièces et de morceaux, ou bien, au contraire, un livre d'une seule et magnifique venue. Le sens qu'on lui donnera dépend, en grande partie, du jugement qu'on aura porté sur son homogénéité.

I

Essayons d'abord de nous figurer l'impression qu'un helléniste *moderne,* doublé si l'on veut d'un orientaliste, mais ignorant ou insoucieux des théories critiques allemandes, éprouverait en abordant naïvement, et pour la première fois, la lecture de ce livre. Il aurait

(1) Parmi les commentaires récents, il n'en est aucun qui me paraisse plus utile que celui du professeur de Cambridge H. Barclay Swete. Il m'a toujours servi, et je suis d'accord avec lui pour la plupart des conclusions.

peut-être à surmonter d'abord l'impression de chaos, qui est produite par la profusion des images éclatantes, peu nettement coordonnées, et, à première vue, extraordinairement instables. Cela s'aggraverait encore par le contraste qu'il peut remarquer entre une syntaxe barbare et un vocabulaire qui a sa richesse et son raffinement. Mais aussi, il aura vite le sentiment d'un rythme très ample et très grandiose qui, d'un bout à l'autre du livre, vous emporte, comme par rafales harmoniques, à travers les tonalités les plus riches et les plus diverses, depuis le murmure intime de la tendresse mystique jusqu'aux terreurs presque physiques des tonnerres et des ouragans; derrière tout cela, il y a comme accompagnement une musique grave et toujours triomphale, qui vient du ciel, des alentours du trône de Dieu, et domine complètement, à des instants périodiques, les accords tumultueux de la scène terrestre. Seulement, la formule de ce rythme est d'abord très difficile à saisir. Au moment où l'on croirait l'avoir presque fixée, le rythme vous échappe, et semble se noyer dans un pur vacarme, un tourbillon où se heurtent et claquent, au vent d'une inspiration désordonnée, des lambeaux de mélodies disparates. Cela toutefois n'est qu'apparent. Si l'on persiste à bien lire et à bien écouter, l'ordre reprend, et s'affirme plus net que jamais, aux yeux et aux oreilles.

Dès cette première prise de contact, voici ce qu'il aura été impossible de ne pas remarquer.

Notre lecteur percevra d'abord, comme tout le monde l'a fait avant lui, que le livre est divisé en grandes sections bien tranchées, dont chacune, à sa manière, forme un tout. C'est : (α) un titre, une introduction épistolaire, et une vision où le « Fils de l'Homme » donne mission au Voyant de Patmos d'écrire ce qu'il a vu, c'est-à-dire des révélations concernant d'abord certaines réalités présentes (ἃ εἰσίν), ensuite des réalités encore à venir (ἃ μέλλει γενέσθαι μετὰ ταῦτα), comme il est clairement dit au v. 19. Cette introduction comprend tout le Ier chapitre. (β) Viennent ensuite sept lettres dictées par le Révélateur pour sept églises contemporaines de l'Asie Mineure. C'est là sans doute l'accomplissement de la première partie de la mission relative aux événements actuels, ἃ εἰσίν, et à leurs conséquences immédiates. Elle s'étend sur les chapitres II et III. (γ) Du chapitre IV au chapitre XX, v. 11, se déroule une longue série de visions très variées, et très difficiles à comprendre et à classer, mais qui se rapportent toutes principalement, on n'en peut douter, aux choses de l'avenir, ἃ μέλλει γενέσθαι μετὰ ταῦτα, quoique l'une ou l'autre puisse reposer sur l'interprétation spirituelle de quelque fait présent. (δ) Enfin les derniers

chapitres, xx, 11-xxii, décrivent la consommation du siècle présent et l'établissement du siècle futur, après le jugement général. Cette partie contient aussi des recommandations directes au lecteur, et se termine sur une formule épistolaire, répondant à celle du début. Il faut remarquer aussi que les images de cette section finale sont les mêmes, pour la plupart, que celles des deux premières. Par là le livre entier apparaît comme une sorte de cercle qui se fermerait.

Le lecteur notera ensuite les caractères communs les plus visibles du contenu de ces diverses sections. Avant tout, l'emploi des nombres, de nombres consacrés et symboliques, comme *trois, quatre, sept, douze* et ses multiples. Ce qu'il y a de plus remarquable à ce titre, ce sont les séries septenaires qui forment la trame principale du drame apocalyptique : sept lettres (ii-iii), sept sceaux au livre des destinées (v-viii), sept trompettes (viii-xi) et sept coupes (xv-xvi) aux mains des Anges exécuteurs des jugements divins. — On sera frappé aussi, au milieu de la variabilité des images symboliques, de la ténacité de certaines d'entre elles, ainsi de la couleur blanche attribuée soit à des vêtements, soit à d'autres objets (i, 14; ii, 17; iii, 4, 5, 18; iv, 4; vi, 2, 11; vii, 9, 13; xiv, 14; xix, 11, 14; xx, 11), laquelle couleur, dans les moins obscurs de ces passages, symbolise évidemment l'idée de triomphe. Enfin beaucoup de développements ou de tableaux sont parallèles deux à deux, par mode de similitude ou d'antithèse; beaucoup de figures isolées aussi sont antithétiques, et vont s'opposant deux à deux, soit dans l'intérieur d'une même série, soit même en demeurant situées respectivement en des séries diverses. Je ne pourrais en donner l'énumération que dans le commentaire détaillé. Certains tableaux antithétiques ont d'ailleurs exactement la même entrée en matière : ainsi c'est un des Anges aux sept coupes qui montre au Voyant la Prostituée Babylone (xvii, 1 seq.), et un autre de ces mêmes Anges qui lui fait voir la Jérusalem nouvelle, fiancée de l'Agneau (xxi, 9 seq.). Avec cela, beaucoup d'anticipations, de répétitions au moins apparentes, de figures ou de scènes entières qui semblent d'abord faire double emploi.

En outre de ces observations formelles et générales, il est certaines particularités frappantes du contenu qui ne peuvent échapper au lecteur intelligent et attentif. Ainsi la section γ (iv-xx), qui est comme le corps de la prophétie, n'est pas aussi homogène que les autres : elle doit se diviser, à ce qu'il semble, au moins en deux parties caractérisées respectivement par les deux séries apparemment équivalentes des *sept trompettes* et des *sept coupes*. Ces deux parties sont d'ailleurs tellement liées qu'il est extrêmement difficile d'en trouver le point de

suture. Pourtant elles doivent avoir chacune leur rôle particulier dans la Révélation, car on voit tout de suite que c'est la dernière partie de la section qui contient les prophéties les plus saillantes, les plus originales, les plus développées et les plus précises dans leur détail. Cela n'empêche que les deux parties ont, pourrait-on dire, un *fond de scène* commun : c'est le décor céleste qui a été décrit au chapitre IV, le trône de Dieu, les quatre Animaux symboliques, l'océan de cristal, les vingt-quatre Vieillards, le chœur des Anges. C'est de là que partent, avant ou après chaque grand déploiement de la puissance divine sur la terre, ces chœurs de voix triomphales dont nous avons parlé (IV, 1-11 ; V, 8-14 ; VII, 11-12 ; XI, 15-18 ; XII, 10-12 ; XV, 2-4 ; XIX, 1-8). Le « drame » — nous continuons à nous servir de cette comparaison parce qu'elle est, en somme, la plus commode, — se déroule donc sur une scène qui a comme deux plans, deux étages : l'un terrestre, rempli d'une action tumultueuse et infiniment variée, l'autre céleste, où les principaux personnages restent toujours en place. Le voyant se donne comme le spectateur de cette double action, et il semble que les péripéties de l'avant-scène, si tumultueuses qu'elles soient, ne lui cachent jamais ce plan supérieur, cette espèce de voûte animée d'où descendent les messagers des décrets qui s'exécuteront au premier plan. Pour mieux faire saisir cette disposition continue, je la comparerais volontiers à celle des théâtres où l'on représentait au moyen âge les Mystères, ou à la situation respective de l'orchestre et de la scène dans les tragédies grecques ; seulement, ici, l'orchestre serait en haut.

Si l'on passe au style, on remarquera, au milieu des sémitismes et des incorrections de toute sorte du vocabulaire et de la syntaxe, que l'auteur a indiqué, par-ci par-là, une distinction assez nette, au cours d'une même vision, entre la *partie narrative*, où il décrit une série d'images qui passent devant ses yeux, et une *partie prophétique*, marquée par l'usage du temps futur, où il annonce seulement ce que l'apparition de ces images fait connaître à son esprit touchant l'avenir. Cette distinction est même peut-être beaucoup plus fréquente qu'on ne le signale d'habitude dans les commentaires. Seulement il est très délicat de l'appliquer : les nombreuses variantes qu'offrent à ce point de vue les manuscrits, le peu d'exactitude qu'apporte l'auteur dans l'emploi des temps du verbe grec, empêcheront souvent d'y voir clair, et pourront désespérer l'helléniste qui n'est qu'helléniste, loin de l'engager à pousser à fond l'analyse par laquelle il séparerait tout ce qui est *narration,* ou description d'un fait présent, historique ou visionnel, de ce qui est *prophétie,* toute relative à l'avenir.

Quoi qu'il en soit, cet ensemble d'observations formelles, que je crois

tout homme instruit et exercé capable de faire s'il le veut, ne laisse pas d'être de la plus haute importance; et il est trop rare, à mon avis, que les interprètes insistent assez là-dessus. Ces cadres et ces caractères généraux ont beaucoup de relief et de fixité; si l'on s'attache d'abord à bien les considérer, au lieu d'accrocher du premier coup son esprit critique à de minimes détails, pareils à des buissons qui distrairaient de regarder les arbres et la forêt, on se sentira beaucoup plus d'assurance et de courage pour creuser tout ce symbolisme et cette symétrie que l'on a entrevus en gros, et pour chercher s'ils ne sont pas soumis à des lois fixes dont la connaissance aiderait à pénétrer le sens de bien des textes qui demeurent désespérément obscurs ou fuyants quand on les examine isolément, en dehors de ces grands cadres.

Pour pousser l'analyse plus avant, il faut d'ailleurs être un spécialiste des études néo-testamentaires. D'assez minutieuses observations philologiques, une connaissance approfondie du reste du Nouveau Testament, et aussi de l'Apocalyptique juive, des notions étendues sur l'orientalisme et l'hellénisme, de fréquents recours à la tradition exégétique des premiers siècles, enfin, par-dessus tout, une grande attention, seront nécessaires pour entretenir quelque espérance de mener l'œuvre à bien. Moyennant cela, des rapprochements suggestifs surgiront presque à chaque ligne. Mais il y en a trop; leur abondance même est un obstacle à la sûreté de l'interprétation, et un triage sévère s'imposera. Les interprétations particulières ou générales qui affluent à l'esprit, en l'absence d'une tradition ferme et unique, ne se présentent d'abord que sous l'aspect d'hypothèses très conjecturales, simplement possibles, et ce n'est qu'au prix d'une longue patience, d'un véritable travail à la loupe, que l'on peut arriver à étayer un système quelconque, d'arguments capables de produire la conviction. On n'y arrivera sûrement jamais si l'on n'opère un retour continuel de la considération de chaque parcelle à celle que l'on possède déjà du tout; et la première condition pour le faire est de garder constamment présentes à l'esprit les quelques conclusions, purement formelles, qu'a pu fournir l'ébauche d'analyse qui précède.

II

C'est que, dans l'Apocalypse, la forme peut être étudiée indépendamment de la matière, vu qu'elle est bien plus aisément saisissable que celle-ci; et certainement les procédés littéraires une fois définis éclairent la signification de chaque vision, ou même de chaque sym-

bole, ne fût-ce qu'en restreignant, par les rapprochements que cette connaissance impose, le champ trop vaste des explications qui s'offriraient pour chaque élément pris à part. Il en va ainsi, je crois, dans toute exégèse, mais particulièrement dans l'exégèse d'un livre allégorique, rempli de figures qui ne répondent plus aux tendances actuelles de notre imagination.

Continuons donc l'analyse commencée, et tâchons de préciser ce que nous n'avons encore fait qu'entrevoir.

Une forte objection à l'admission d'un plan régulier et d'un ordre rationnel dans l'Apocalypse, surgit du fait des redites apparentes, ainsi que de la présence de certains morceaux qui troublent le rythme présumé, et qu'on ne sait comment rattacher à ceux qui les précèdent ou qui les suivent. Nombre de critiques s'appuient là-dessus pour décréter que l'Apocalypse n'est qu'une compilation, parfois indigeste. Je veux indiquer comment cette grosse difficulté s'amincit jusqu'à disparaître, si l'on sait reconnaître certains procédés de développement spéciaux à notre auteur.

I. Le premier est ce que j'appellerai la *loi de l'emboîtement*. Qu'on veuille bien me passer cette expression un peu grotesque, je n'en ai pas trouvé qui rende ma pensée d'une façon plus simple et plus concrète. Voici en quoi elle consiste :

Nous avons dit que la section γ (du chap. IV au chap. XV, v. 11) se divise en deux grandes séries. On ne peut se dissimuler, après avoir dépassé la fin du chapitre XI, qu'on se trouve transporté dans un milieu nouveau d'images, répondant sans doute à de nouvelles pensées. C'est la vision de la Femme et du Dragon, celle des Bêtes, de la Courtisane, du Verbe victorieux, et beaucoup d'autres qui s'y rattachent. Elles ont beaucoup plus de couleur individuelle que les précédentes, et le Voyant paraît s'attacher à attirer sur elles, d'une façon toute spéciale, l'attention de ses lecteurs, comme sur des prophéties qui les toucheraient de plus près. Jusque-là, avec les sept sceaux et les sept trompettes, nous restions la plupart du temps dans les lieux communs apocalyptiques, tremblements de terre, invasions, chutes d'étoiles, etc., assurément très grandioses, mais ne comportant pas d'explication trop déterminée, vu l'extrême variété des conditions de temps et de lieu où ils peuvent s'appliquer. Tout cela représentait l'exécution des décrets contenus dans le « livre scellé », ἐσφραγισμένος, du chap. V, que l'on a souvent comparé aux « tablettes des destinées » babyloniennes, et que seul l'Agneau immolé avait eu le pouvoir d'ouvrir, c'est-à-dire de rendre exécutoire, avec toute la solennité que l'on sait. Quand on atteint le chapitre XII, ce livre, au contenu uni-

versel, a certainement été lu en entier, toutes ses dispositions ont été réalisées, autrement dit ce monde transitoire est arrivé à sa consommation. La chose est certaine : et d'après les termes mêmes qui closent cette série (xi, 15-19), et annoncent l'arrivée du jugement dernier ; et d'après les paroles de l'Ange imposant du chapitre x « qui jura par Celui qui vit aux siècles des siècles....... qu'aux jours de la voix du septième Ange (chap. xi, 15) quand celui-ci sonnerait, le Mystère de Dieu s'accomplirait, ainsi qu'il l'a annoncé à ses serviteurs les Prophètes » (x, 6, 7). Cependant, après cette septième trompette, le chapitre xii et les suivants nous ramènent au siècle présent, comme si rien encore n'avait été exécuté. On en a conclu que la vision de la Femme et du Dragon marquait le commencement d'une nouvelle Apocalypse, d'une origine documentaire tout à fait différente de celle de la précédente (iv-xi), quoique équivalente pour la signification, et juxtaposée tant bien que mal à la première par un artifice du rédacteur. Cela, nous ne l'admettons pas; l'impression est très forte, en effet, que la différence de ces deux parties est plus que matérielle; de l'une à l'autre il y a progrès évident, pour l'ampleur, pour la précision. La seconde doit avoir au moins une valeur explicative vis-à-vis de la première. Mais qu'elle se rapporte à un avenir *ultérieur,* nous ne pouvons non plus le croire, attendu que le livre aux sept sceaux, dont le contenu s'est réalisé de vi à xi, embrassait bien *tout* l'avenir.

Il faut donc chercher à préciser le rapport de ces deux parties, et pour cela bien déterminer le point de départ de la série xii-xx. Or, si le contenu du livre du chap. v a été épuisé, il a été fait mention d'un *autre livre :* c'est le βιβλαρίδιον que tenait dans sa main le grand Ange du chapitre x. La forme diminutive suggère que le contenu devait en être plus restreint que celui du premier. Il diffère encore de celui-ci en ce qu'il n'est pas, lui, ἐσφραγισμένος, mais ouvert, ἠνεωγμένον. Ce trait signifie le plus naturellement qu'il est d'une interprétation plus accessible au Voyant et à ses lecteurs que le premier, peut-être parce qu'il se rapporte à des événements plus prochains. Mais quel en est au juste le contenu? Il est vaste encore; car, après que le Voyant a mangé ce livre (symbole étrange pour nous, mais renouvelé d'Ézéchiel), il se trouve en mesure de « prophétiser *encore* sur des peuples, et des races, et des langues, et des rois nombreux » (x, 11). D'autre part, le contenu de ce livre doit être moins général, à quelque point de vue, que celui du livre ouvert par l'Agneau lui-même, car le Voyant se tait volontairement sur une partie au moins de l'avenir, celle que lui a révélée, dans la même vision, le grondement des sept tonnerres (x, 3-4). On est naturellement porté à croire que ces pro-

phéties sur des peuples nombreux — lesquelles ne peuvent être seulement la vision schématique de xi, 1-14, ou des Deux Témoins — sont précisément les visions qui s'ouvrent par celle de la Femme et du Dragon.

Jusqu'ici rien que de plausible. Mais voici une grosse difficulté, qui semble ruiner toute cette construction. Cette série de visions, xii-xx, n'est aucunement rattachée littérairement au petit livre du chap. x. Au contraire, elle en est séparée par toute la fin de la première Apocalypse. Quand le Voyant mange ce nouvel instrument de prophétie, la septième trompette n'a pas encore sonné, le troisième *Vae* n'a pas encore reçu son accomplissement, et tout le chapitre xi qui va suivre, y compris la scène des deux témoins, fait encore partie de la série précédente. Loin de nous aider à découvrir un ordre rationnel dans l'Apocalypse et un lien entre ses parties, le « petit livre » n'a donc fait qu'ajouter une obscurité ou une incohérence de plus. Il fournit un des forts arguments tendant à prouver que l'Apocalypse n'est qu'une combinaison de morceaux de provenance disparate, et soudés au hasard, mécaniquement, avec des conclusions qui n'ont pas eu de prémisses, et des entrées en matière qui n'ont aucune matière à les suivre. Car si véritablement x, 2, 8-11, se rapportait à xii sq., pourquoi ce petit morceau se trouverait-il à cette place, mis ainsi en vedette dans un ensemble absolument différent, où il a l'air d'un bloc erratique, et ne servirait qu'à mettre en relief le désordre du rédacteur?

Voilà la difficulté; et voici la réponse. Il faudrait se rendre aux raisons ci-dessus exposées, si nous avions là l'unique exemplaire de ces prétendus « blocs erratiques », ou si de pareils blocs se trouvaient dispersés complètement au hasard à travers le livre. Mais il n'en est pas ainsi. Nous pouvons affirmer que le βιβλαρίδιον de x, 2, 8-11 est bien en rapport avec la série xii s.; et que, s'il nous est apparu comme incrusté dans la série précédente, où il semblait n'avoir rien à faire, ce n'est point du fait d'un hasard, ou d'une maladresse rédactionnelle, mais bel et bien en vertu d'une intention, et même d'une intention profonde.

La preuve de cette double affirmation est fournie par l'examen attentif des chapitres qui suivent. Nous y trouvons en effet des emboîtements tout pareils à celui que nous avons présumé; et ce sont des anticipations faites *en propres termes* de quelque scène qui suivra, en sorte qu'il n'y a pas moyen de douter du lien intentionnel; et ils se présentent toujours à des *places analogues,* de sorte qu'on ne peut douter qu'il y ait un procédé constant de composition.

Au reste, les voici énumérés :

1° La prophétie des deux témoins, au chapitre XI, contient déjà (v. 7) la mention de la « Bête qui monte de l'abîme », laquelle ne montera pourtant qu'au chapitre XIII. C'est là un signe que la deuxième partie est déjà contenue dans la première, par une espèce d'involution;

2° La chute de Babylone, qui sera racontée seulement aux chap. XVII-XIX, est déjà annoncée au chap. XIV, 8, dans la vision d'Anges préparatoire à celle de l'effusion des sept coupes; puis signalée comme déjà faite au chap. XVI, v. 19, c'est-à-dire avant la fin, dans le résumé des bouleversements qui suivent l'effusion de la septième coupe. Ceci peut nous aider à deviner la raison de ces anticipations plus ou moins lointaines. Elles concernent surtout les événements qui intéressent le plus le lecteur chrétien du premier siècle : Babylone, ou Rome païenne, était la grande ennemie, l'implacable persécutrice, qui avait donné lieu à ce culte impie des empereurs, auquel tout le livre est plein d'allusions. L'auteur sacré déploie un véritable luxe d'avertissements pour convaincre les fidèles qu'ils en seront délivrés un jour. Il y en a encore au chapitre XVIII, 1-3 et 21-24.

3° L'effusion des sept coupes, qui sont les châtiments répandus sur le siècle mauvais, aux chap. XV-XVI, est déjà présagée par une allusion au chap. XIV, v. 10, dans la bouche d'un Ange annonciateur.

4° L'effusion de la sixième coupe (XVI, 12-16) a pour effet ce rassemblement des ennemis de Dieu, les *rois de l'Orient* (les Parthes, ennemis de l'empire romain, ont été pris pour symbole; cf. ch. IX, 13-19, après le son de la *sixième* trompette), mais on ne dit rien de la bataille qu'ils livrent, ou de leur défaite, tout cela étant réservé au chapitre XIX, 17-21, où il s'agit presque sûrement des mêmes ennemis.

5° Les « noces de l'Agneau » et de son épouse, la Femme-Jérusalem, qui feront le sujet des chapitres de la dernière section, XXI-XXII, sont annoncées dans un cantique céleste, au chapitre XIX, 7-9. — C'est-à-dire par une anticipation absolument analogue à celle que nous sommes, avec tous ces exemples, en train de prouver.

Que conclure de tout cela? Pour nous, une affirmation de critique littéraire s'impose ici : nous avons trouvé, en *douze* chapitres, *six* exemples d'anticipations frappantes, en des places sensiblement analogues. *Le fait est si constant qu'il ne peut être un effet du hasard.* Il est voulu, c'est un procédé littéraire. Ce procédé ressemble à celui qu'on nomme, en poétique savante, la *concatenatio;* pourtant il n'est pas tout à fait le même, et voilà pourquoi nous avons mieux aimé le

désigner par un terme pittoresque que par une expression technique qui pourrait tromper. Nous l'appelons « *la loi des emboîtements* ». Au cours d'une révélation, généralement vers la fin, le Voyant pose comme une pierre d'attente pour y élever plus tard l'édifice d'une révélation nouvelle. Révélation nouvelle, ai-je dit; c'est plutôt l'explication d'un point de la révélation précédente et générale, celui qui touche le lecteur de plus près. Un coup est ainsi frappé sur son imagination. Il est tenu en haleine, dans une attente vibrante d'émotion, jusqu'à ce que Dieu et le Prophète s'expliquent davantage. Ainsi les décrets divins forment comme des cercles qui tournent autour d'un point où son œil reste fixé, et vont se resserrant toujours, tant qu'enfin la foudre en sort et frappe là où son intérêt demeurait suspendu. Procédé rare et bien recherché, si l'on veut. Je ne sais s'il a toujours été aussi conscient que j'ai l'air de le dire. Toujours est-il qu'il existe réellement, et qu'il est étrangement dramatique. Si nous nous mettions à la place des chrétiens de l'Asie Mineure, en ces dernières années du Ier siècle, après leur expérience des premières persécutions; si nous nous rendions compte de leur anxiété, et de la foi avec laquelle ils attendaient la lumière que la révélation prophétique pouvait jeter sur leur avenir inquiétant, alors nous serions moins surpris de ces procédés expressifs et nous les comprendrions mieux.

Voilà donc la répétition d'une anomalie, d'un même désordre apparent, qui nous a fait découvrir un ordre supérieur, parce que plus varié. Ces « emboîtements » sont loin d'affaiblir l'impression de l'unité de l'Apocalypse.

II. Il existe une autre grave objection contre l'homogénéité du livre. C'est le fait des *redites* nombreuses qui le remplissent, et qui seraient, pense-t-on, tout à fait inutiles si le tout émanait d'un écrivain spontané, et non d'un rédacteur qui coud ensemble tant bien que mal un bien ramassé un peu partout et dont il ne veut pas laisser perdre une parcelle. Dans le commentaire, je montrerai qu'il n'en est pas ainsi. En examinant, par exemple, le chapitre XII, où ces redites sont très visibles, nous verrons qu'il n'y a pas là simple *juxtaposition* des sources analogues, mais que plutôt, *dans l'intérieur d'une même série,* une vision schématique, qui contient déjà toute la révélation visée, s'explicite ensuite en divisions plus amples qu'elles, identiques à la première pour le fond, mais y apportant chacune une précision et une clarté nouvelle (1). J'ai appelé cela ailleurs un développement

(1) C'est ce que j'ai déjà exposé dans cette Revue, *Le douzième chapitre de l'Apocalypse,* octobre 1909.

en volutes, ou mieux en « *ondes concentriques* ». Ce procédé est très caractéristique de l'Apocalypse, mais sans lui être absolument particulier, car on en trouverait des exemples chez plusieurs prophètes. C'est une forme de la pensée hébraïque. Cela ne dit rien, en général, contre l'unité.

III. Tout ce que nous venons de dire ne concerne encore que le mode de présentation le plus extérieur des prophéties. Si maintenant nous examinons leur contenu, si surprenant d'abord par sa diversité et son apparente confusion, nous découvrirons sans trop de peine plus d'un nouveau fil conducteur.

Le premier est ce que j'appellerai, si l'on veut, la loi de *perpétuité de l'antithèse.*

Qu'il y ait des figures ou des phrases antithétiques à l'intérieur de chaque série, et presque de chaque tableau, le lecteur le plus superficiel le remarquera par ses propres moyens. Mais il y en a trop. Que signifient-elles? Se groupent-elles autour d'une idée centrale, antithétique également, dont chacune ne représenterait qu'une des réalisations partielles dans les temps ou dans les lieux divers, ou bien encore un aspect partiel, mais qui peut se retrouver dans tous les cas de réalisation? Ces problèmes ne peuvent être résolus que par l'étude détaillée du texte. Toutefois nous pouvons déjà dire que cette complexité, quand on arrive à la saisir d'un seul regard, se simplifie beaucoup. Si variées que soient les images, elles se trouvent reliées entre elles par de telles analogies, qu'on est vite porté à croire à la quasi-identité de beaucoup des choses qu'elles représentent. Y a-t-il, au fond, autre chose que l'opposition de deux sociétés, de deux *cités,* comme dira saint Augustin, celle des amis de Dieu, la vraie Jérusalem, gouvernée par l'Agneau, et celle de ses ennemis, Babylone, où commande le Dragon? L'une réservée aux épreuves passagères, qui n'empêchent pas la joie intérieure, enfin au triomphe final, absolu; l'autre à l'exercice d'une domination despotique, mais transitoire, qui ne l'empêche pas de sentir continuellement la main vengeresse de la Providence, toute plongée qu'elle est dans la θλίψις μεγάλη, la tribulation de ce monde, jusqu'au jour où Dieu l'écrasera dans la honte éternelle de la « Seconde mort »? Cette simplicité de l'antithèse fondamentale ressort surtout dans la deuxième partie de la section γ, tout entière dominée par l'opposition des deux Femmes-Cités, image chère aux prophètes de l'Ancien Testament. Les Bêtes, les rois et leurs armées, Gog et Magog, semblent bien représenter les mêmes réalités complexes, continues à travers l'histoire du monde, Cité du Dragon; de même l'armée du Logos, les cent quarante-quatre mille, le camp

des saints, semblent plus ou moins s'identifier. On ne peut croire, en tout cas, que les successions de tableaux où ces figures typiques apparaissent répondent toujours à une succession historique, dans l'avenir, d'événements nettement séparés. Ce serait faire de l'Apocalypse le livre le plus incohérent et le plus incompréhensible qui soit, et tomber dans toutes les rêveries des Joachimites ou de Nicolas de Lyre. Seul l'usage de la « théorie de la récapitulation » fait aboutir à un sens satisfaisant.

Si l'antithèse fondamentale est particulièrement nette dans la section susdite, on peut dire qu'elle commande tout le livre.

Mais il est des places consacrées, dans les séries, où elle s'exprime avec plus de netteté. Il y a des tableaux destinés exclusivement à faire ressortir cette antithèse générale. Cette observation est des plus importantes. Et ces tableaux se trouvent en règle ordinaire situés à des places fixes. C'est ce qu'on peut nommer « *la loi de périodicité dans l'exposition de l'antithèse* ».

1° A la *fin des visions préparatoires* qui précèdent les septenaires ;

2° A chaque *sixième* moment des septenaires (celui des lettres excepté).

1° Ce que nous appelons ainsi « visions préparatoires », c'est d'abord la série qui va de VI, 1 à VIII, avant la destruction du siècle présent au son des sept trompettes angéliques; ensuite la série qui va de XIV, 6 à XV, 5, avant l'effusion des coupes, laquelle correspond à la série des trompettes, avec cette principale différence qu'elle est rapportée à la vision précédente des Bêtes au chap. XIII.

Dans la première série (VI-VII), nous voyons d'abord quatre cavaliers, qui apparaissent dans le ciel à la voix des quatre animaux symboliques, et se rangent devant le trône de Dieu, attendant le moment d'exécuter ses ordres. Ensuite, pendant que l'Agneau achève de rompre les sceaux du livre pour que le contenu en devienne exécutoire, les préparatifs de la destruction s'achèvent ; les prières des saints « immolés pour la parole de Dieu » produisent au ciel comme une tension de la justice vindicative qui va éclater. Quand le *sixième* sceau est rompu, le Voyant peut considérer, dans une vision anticipée, quel sera le résultat de l'accomplissement des ordres du livre : un cataclysme universel, décrit dans le style apocalyptique commun, épouvante les rois de la terre etc., c'est-à-dire les impies et leurs chefs, et leur fait dire aux montagnes : Tombez sur nous ! C'est là le premier membre de l'antithèse signalée (VI, 12-17). Au contraire, les « serviteurs de Dieu » que des Anges ont marqués au front avant le déchaînement de la

colère, pour que les calamités des Anges exterminateurs passent à côté d'eux sans les atteindre, chantent les louanges de Dieu devant son trône (VII, 1-17). Leur attitude forme un contraste absolu avec celle des mondains méchants. Cette vision d'ensemble, anticipée, qui apparaît au Voyant au terme des préparatifs qui se font au ciel pour la destruction du monde, lui résume déjà tout ce qui va s'accomplir au son des trompettes, et lui en dévoile le vrai sens, le vrai but.

L'autre série (XIV, 6-XV, 5) a beaucoup d'analogie avec celle qui précède. Il se fait encore des préparatifs au ciel avant l'effusion des sept coupes pleines de la colère de Dieu. Trois Anges qui font des proclamations (XIV, 6-11) répondent aux quatre Cavaliers du chap. VI. Comme le premier des Cavaliers du chapitre VI était désigné par les traits mêmes de sa description — ainsi que nous le démontrerons en son lieu — comme agent symbolique des conquête spirituelles du Verbe et de l'Évangile, tandis que les trois autres symbolisaient la préparation des vengances, ainsi le premier Ange (XIV, 6-7) remplit un rôle bienfaisant, lui qui « porte un Évangile éternel pour être annoncé aux habitants de la terre » et proclame la prochaine victoire de Dieu ; les deux autres au contraire annoncent des malheurs. Le parallélisme ne s'arrête pas là, et la fameuse antithèse ressort d'une façon encore plus nette dans la vision qui suit, de la *moisson* et de la *vendange*. La « moisson », qui, d'après la terminologie de l'Ancien Testament, est une image essentiellement joyeuse, est faite par un personnage qui est « comme un Fils d'homme », c'est-à-dire par le Christ lui-même qui recueille les élus (14-16) ; la « vendange », qui, dans la même terminologie, signifie ordinairement l'écrasement des ennemis, foulés aux pieds comme des grappes dont le sang jaillit, est accomplie par un esprit subordonné, par un Ange (17-20). La cuve de vengeance est foulée ; mais les amis de Dieu, les vainqueurs de la Bête (XV, 2-4) chantent devant le Tout-Puissant le cantique triomphal de Moïse. Ces scènes rappellent tout à fait celles du chapitre VI et du chapitre VII, bien que le parallélisme soit dans le fond plus que dans la forme. Elles sont destinées, elles aussi, à montrer le but et le résultat de l'effusion des coupes qui va suivre, au chapitre XVI.

2° J'ai dit que la même antithèse apparaît encore dans toute son ampleur à un point fixe des septenaires, c'est-à-dire à leur sixième et avant-dernier moment. Là elle a pour but de résumer les résultats du processus de destruction, comme les visions préparatoires les avaient présagés. Nous avons déjà vu ce qui se produit à la rupture du sixième sceau. Au son de la *sixième trompette,* voici, d'une part, l'infernale chevauchée qui massacre le tiers des hommes impies,

sans convertir les autres (xi, 13-21), mais aussi, d'autre part, après l'intermède du βιϐλαρίδιον, dont nous avons vu la haute portée, voici le tableau des Deux Témoins (xi, 1-14), qui représente la continuité du pouvoir du Bien sur la terre, résiste à toutes les persécutions, même à la mort, et ressuscite toujours quand on croit l'avoir détruit, pour le plus grand bien des habitants du monde, qui, devant un tel spectacle, finissent par « rendre gloire au Dieu du ciel » (11-13). Alors la septième trompette, celle de la consommation, n'a plus qu'à sonner.

Avec l'effusion de la *sixième coupe,* a lieu le rassemblement des rois de la terre « pour la bataille de ce grand Jour du Dieu tout-puissant » (xvi, 14). Le sort des élus est vaguement indiqué par la phrase : « Heureux qui veille et qui garde ses vêtements ». Ici l'antithèse, il est vrai, n'est pas développée, mais cette scène amorce le chapitre xix, où elle le sera très amplement.

L'antithèse fondamentale se retrouve encore en de nombreux passages que nous ne pouvons citer ici. Nous voulions simplement montrer qu'elle se trouve *principalement* située en des points correspondants de développements divers entre eux, et c'est là un fait hautement significatif, en ce qui touche à la composition du livre.

Une observation d'un autre ordre se rapporte à un caractère particulier de l'un des deux membres de l'antithèse, les amis de Dieu, la Cité de Dieu. Cette collectivité est constamment représentée dans un double état : l'un de persécutions et d'épreuves, l'autre de sécurité intérieure sur terre et de triomphe au ciel. Ce dernier état répond aux deux phases du « Règne de Dieu », tel qu'il est représenté dans les Évangiles. Deux phases nettement distinguées dans les péricopes qui mettent en scène la Femme-Jérusalem, mère du Christ passible et mystique (c. xii), et épouse du Christ glorieux (c. xx, seq.). Dans le premier état, celui d'Église militante, elle vit sur la terre, obsédée par le Dragon, mais gardant cependant la sécurité et la paix dans le désert où elle est réfugiée (c. xii); dans le deuxième, elle apparaît comme descendant du ciel. L'auteur insiste beaucoup sur la sécurité intérieure de l'Église militante. Dans les visions préparatoires que j'ai analysées ci-dessus, le Prophète use du temps présent pour signifier ce qu'il voit; ce sont toujours des images de la béatitude spirituelle, qui peut exister même au milieu des persécutions, comme l'indiquent les promesses des lettres aux sept églises, notamment à celles de Philadelphie (iii, 10) et de Laodicée (iii, 20), promesses toutes susceptibles, *d'abord,* d'un accomplissement actuel et terrestre, mais intérieur. C'est de la même façon que nous croyons

qu'il faut interpréter le passage du chapitre VII, 9 et suivants : « Ceux qui sont revêtus des tuniques blanches,... ce sont ceux qui viennent (οἱ ἐρχόμενοι) de la grande tribulation;... ils sont (εἴσιν) devant le trône de Dieu, et ils l'adorent (λατρέυουσιν) jour et nuit dans son temple » (13, 14, 15). C'est un présent. Puis viennent des verbes au futur — au moins dans les meilleurs manuscrits — qui doivent se rapporter à la phase dernière qui suivra le Jugement : « Et Celui qui est assis sur le trône les fera habiter sous son abri (σκηνώσει ἐπ' αὐτούς). Ils n'*auront* plus faim, et ils n'*auront* plus soif,... l'Agneau... *sera* leur pasteur (ποιμανεῖ) et les *mènera* aux sources des eaux de la vie, et Dieu *essuiera* toute larme de leurs yeux » (15, 16, 17). Il s'agit sûrement, en ces derniers passages, de la consommation du règne de Dieu au ciel, et il est au moins remarquable que l'emploi du futur les sépare nettement des passages précédents, lesquels peuvent s'appliquer, comme les promesses des lettres, à la phase initiale du Règne de Dieu, celle de la grâce terrestre. Plusieurs autres passages du livre, que nous noterons à mesure, pourraient être rapprochés de celui-là. C'est ce que j'appellerais — si je ne craignais, à la fin, d'avoir l'air pédant, — la « *loi des deux phases* ».

Toute cette unité de symétrie se complète enfin par celle des divers cantiques qui célèbrent périodiquement, sur la scène céleste, les grandes victoires de Dieu.

Cet ensemble de procédés constitue comme l'architecture *savante* du livre. Toute cette symétrie et ces antithèses sont voulues. Dirai-je cependant qu'elles sont voulues systématiquement comme procédé artistique? Je n'irais pas jusque-là; parce que, si les cadres extérieurs sont nets, la matière qui les remplit n'est pas toujours organisée avec beaucoup d'art ni d'équilibre; il y a de singuliers *glissements* et *éclatements* de symboles, qui font passer une même image d'une idée sur l'autre, ou une même idée d'une image sous l'autre; nous étudierons cela à part (1). Il y a encore, dans les mêmes tableaux antithétiques, une telle absence de parallélisme détaillé entre les deux membres de l'opposition, qu'on peut croire que ces visions, quand le Prophète les a eues de fait, n'étaient pas encore associées, ou que, si elles ont des sources littéraires, ces sources n'étaient pas les mêmes. Seulement, quand il a fallu écrire son livre, l'auteur a organisé ses souvenirs et ses emprunts, en respectant l'individualité de chacun, dans une disposition tout à fait harmonique

(1) Voir B. Allo, *La Variabilité des symboles dans l'Apocalypse*, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, avril 1908.

quant à l'idée. C'est pour cela qu'il a établi ces grands cadres si nets. Mais dans ces cadres, l'inspiration et le souvenir se jouent encore avec une grande liberté, sans aucun souci d'harmoniser les détails, *quant à la forme littéraire.* La constatation de ce double fait empêche de croire que l'Apocalypse soit l'œuvre d'un compilateur, et en même temps de considérer son auteur comme un artiste de la plume, un écrivain professionnel. C'est un esprit spontané, qui saisit puissamment, retient et organise de même, mais qui reste bien étranger aux règles grecques de l'art d'écrire, — comme sa langue toute seule suffirait à le montrer.

III

Nous ne sommes pas encore au bout de l'analyse qui peut nous dévoiler, avec les procédés de composition de l'auteur, sa psychologie d'écrivain. Nous avons vu comment la netteté de ses cadres, et leurs correspondances voulues, n'empêche pas la matière ardente, qui y est versée tout en fusion, d'échapper maintes fois aux lois du parallélisme général qu'il s'est imposé. En face de cela, nous pouvons noter un phénomène inverse : un parallélisme qui semble presque inconscient, en tout cas non cherché, entre des idées ou des figures éparpillées dans des cadres tout à fait distincts ou distants les uns des autres.

C'est, par exemple, la répétition d'une image qui revient en des scènes absolument différentes, pour éveiller partout la même impression. Ainsi en est-il des vêtements blancs, ou de la couleur blanche en général. Ce trait revient une douzaine de fois dans le livre, sans parler des images similaires. Il appartient à l'aspect de Dieu et de son trône, au Logos, aux élus. Dans le chapitre VII, v. 9 et 13, c'est de toute évidence le signe de la pureté, de la joie et de la victoire. Ainsi en est-il encore dans les lettres du commencement (II, 17; III, 4, 5, 18). Cela montre comment il faut l'interpréter dans les passages en soi moins clairs. Ainsi le cheval *blanc* du premier cavalier, au chapitre VI, 2 (ép. XIX, 11), ne peut être que la monture d'un triomphateur divin et bienfaisant, par opposition à celles des autres cavaliers; et la « nuée blanche » sur laquelle apparaît le Fils d'homme du chapitre XIV, rapprochée de l'image de la « moisson », opposée à celle de la « vendange », indique qu'il s'agit de l'appel des élus, et non de la punition des réprouvés.

C'est encore, en deux sections d'une tonalité différente, le retour de toute une *série* des mêmes images avec le même sens fondamental.

Ainsi le *livre de vie, l'arbre de vie, l'étoile du matin,* etc., se trouvent à la fois dans les promesses faites aux fidèles d'Asie, à la fin des lettres de la deuxième section, et dans la dernière section, le plus eschatologique de toutes, relative à la Jérusalem céleste.

Bien plus, il y a des traits spécifiques d'une scène donnée qui apparaissent subitement, à l'état isolé, dans une autre scène n'ayant avec celle-là aucun rapport littéraire direct, ni aucun autre parallélisme de détails. Nous l'avons déjà vu à propros des « emboîtements »; mais la même chose se reproduit un peu partout. Il ne faut pas chercher à l'expliquer par l'indigence imaginative de l'auteur, dont les images, au contraire, sont plus variées que chez nul autre écrivain d'apocalypses. Et, notons-le, ce sont généralement des traits qui lui sont propres, au lieu de rentrer dans les lieux communs apocalyptiques, du genre tremblements de terre, invasions, étoiles qui tombent, etc. Ainsi on ne saurait affirmer qu'il y ait aucun parallélisme voulu entre les *Deux Témoins* du chapitre xi et les *Deux Bêtes* du chapitre xiv. Leur mention appartient à des parties différentes du livre. Leur origine ne remonte pas aux mêmes sources. Les Bêtes, ou du moins la première, celle qui monte de la mer, se rattachent au symbolisme de Daniel, des parties poétiques de l'Ancien Testament, et, vu leur affinité avec Tiâmat ou autres personnages du « Poème de la Création » babylonien, proviennent sans doute d'un fond de traditions proto-sémitiques, sinon sémito-aryennes. Les Deux Témoins, au contraire, ont des traits empruntés aux personnages historiques Moïse et Aaron, et se rattachent sûrement, au point de vue littéraire, à la vision du prophète Zacharie (ch. iii-iv), c'est-à-dire au grand-prêtre Jésus et à Zorobabel, types du pouvoir sacerdotal et du pouvoir laïque dans le peuple élu. Par là ils ont leur contre-partie dans les Deux Bêtes qui représentent de leur côté le pouvoir politique et le pouvoir intellectuel de l'Antéchrist. Mais c'est un *parallélisme d'idées* seulement, transcendant à toutes les formes littéraires un peu compliquées dont l'auteur a coutume d'user.

De même, les hommes qui ont reçu la « marque de la Bête » au chapitre xiii, et qui sont destinés à « boire du vin de la colère de Dieu » (xiv, 10), s'opposent manifestement à ceux qui ont été marqués du signe de Dieu au chapitre vii, afin d'être épargnés par la colère, et à ceux qui ont le sceau de l'Agneau et le nom de son Père écrits sur leurs fronts (xiv, 1).

Encore ceci : la Bête de l'Abîme semble avoir été frappée à mort, puis avoir guéri ou être ressuscitée, aux chapitres xiii, 3, 14, et xvii, 8, 11. De même les Deux Témoins, représentants terrestres du pouvoir

du Christ mort et ressuscité, sont eux-mêmes immolés, puis ressuscitent (xi, 7, 12).

Tous ces traits semblables se trouvent à une distance beaucoup trop grande les unes des autres, et sont entourés de contextes beaucoup trop divers, pour frapper immédiatement le lecteur. Il faut admettre qu'ils n'étaient pas destinés à produire un effet littéraire; un pareil effet a été si peu cherché, que leur apparition déconcerterait plutôt les amateurs de compositions bien équilibrées. Pour les remarquer, il faut avoir pénétré dans la pensée la plus profonde de l'auteur par une longue habitude du texte. Que nous apprennent-ils donc? Rien de plus, — et c'est assez, — que la simplicité grandiose de son idée fondamentale s'exprimant spontanément, sans intention d'art, mais suivant le rythme et l'antithèse qui forment comme la substance même de son imagination et de sa conviction : il voit dans le règne du Mal une contrefaçon perpétuelle de celui du Bien, dans l'Antéchrist une caricature du Christ. Toutes ces images s'envolent du même trésor de sa pensée, sans recherche consciente, au souffle d'une puissante inspiration qui déborde de beaucoup son art conscient d'écrivain; et cela nous montre d'une façon palpable combien toutes les visions consignées dans son livre formaient une unité dans son esprit.

Voici un dernier trait curieux que nous pouvons noter, sans d'ailleurs que je veuille y insister plus que de raison. *Tous les septenaires sont séparés en deux séries, l'une de trois, l'autre de quatre membres.* Ainsi la rupture des quatre premiers sceaux (ch. vi) amène des effets du même ordre, l'apparition des quatre cavaliers; et celle des trois derniers (vi, 9-viii, 5) amène des scènes bien plus développées, supplication des martyrs, vision préparatoire, préparatifs des sept Anges exterminateurs, sans ressemblance littéraire avec les précédentes. Même chose pour les sept trompettes : le son des quatre premières amène des cataclysmes schématiquement exposés, sur la terre, la mer, les fleuves et les astres (viii, 7-12), tandis que les trois dernières amènent les trois « vae » fondant directement sur les hommes, annoncés à part par un aigle qui vole au milieu du ciel (viii, 13), et développés dans les scènes extraordinairement colorées et fantastiques des sauterelles, de la chevauchée infernale, avec la vision préparatoire du chapitre xi, après quoi vient la consommation. La vision des sept coupes peut être aussi, à ce point de vue, mise en parallèle avec celle des trompettes, car l'effusion des quatre premières (xvi, 2-9) atteint aussi directement la terre, la mer, les fleuves et le soleil, tandis que celle des trois dernières a des effets plus spéciaux, en rapport plus étroit avec les particularités de cette partie du livre.

On interprète souvent cette division des septenaires en 4 + 3 par une dualité de sources : la tradition apocalyptique commune aurait fourni les quatre premiers membres, qui sont des lieux communs : *guerre, famine, peste,* et (?) *bêtes sauvages* pour les cavaliers; perturbations dans le *ciel,* la *terre,* la *mer* et les *eaux douces* pour les trompettes et les coupes. L'auteur aurait, de son propre chef, transformé ce quaternaire en septenaire par l'addition de trois visions, plus spéciales, à chaque série. Nous ne contestons pas la possibilité de la chose, mais cette théorie ne rend pas compte de tout, par exemple du caractère spécial du premier cavalier, ni du renvoi des troubles de l'*air* jusqu'à la septième coupe (XVI, 17 seq.). Puis cette dualité est inadmissible dans la série des lettres aux sept églises, qui sont très homogènes et toutes pareilles d'inspiration les unes aux autres. Or, là aussi, nous trouvons la même division du septenaire en trois et quatre. Dans les trois premières, à Éphèse, à Smyrne, à Pergame (II, 1-17), il y a un détail de composition caractéristique : l'admonition : « *Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises* », précède les promesses faites au « *vainqueur* ». Dans les quatre dernières, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée (II, 18-III, 22), la caractéristique est inverse et l'admonition suit la promesse. C'est peu de chose; mais ce peu de chose est très significatif. Il nous dévoile chez l'auteur un goût, un instinct, un je ne sais quoi de peu explicable pour nous, qui le fait diviser de la même façon toutes les séries de sept, que le contenu lui fournisse pour cela des raisons, *ou qu'il ne lui en fournisse pas*. C'est un trait individuel que je ne me charge pas d'expliquer et où je n'ai aucune envie de chercher un sens mystique, — bien que tout soit possible avec la « Gêmatria » qui était alors en honneur. Mais ce trait, on ne peut pas le négliger, et sa ténacité, jusque dans les sept lettres, diminue beaucoup la vraisemblance de la théorie dualiste.

De pareilles observations, qui iront se multipliant et se précisant dans l'étude du texte, tendent à un double but : faciliter l'intelligence du livre mystérieux, par la mise en relief des lois qui ont présidé à sa composition littéraire; — en faire ressortir l'homogénéité, indice d'unité, niée par tant de critiques à contre-sens. La détermination de l'origine et du sens de chaque symbole pris à part peut nous coûter des études longues et fastidieuses; mais elles auront beaucoup plus de chance d'aboutir à un résultat sérieux après que cette étude de la structure littéraire, qui révèle déjà le sens général du livre, nous aura orientés dans nos recherches.

Nous dirons pour conclure que l'Apocalypse nous apparaît déjà,

non comme une compilation chaotique et échevelée, mais comme une œuvre d'art spontané, d'une magnifique venue. Le rythme, malgré les atteintes partielles au parallélisme, en est très nettement marqué. Les développements en volutes et le glissement des symboles ne nuisent pas à la régularité symétrique des pensées. C'est une œuvre d'art qui nous déroute d'abord, il est vrai, mais qu'on admire toujours plus à mesure qu'on la pénètre mieux. On comprend qu'elle a pu jaillir brûlante, et comme un tout indivisible, de la mémoire et du cœur du Voyant. On comprend aussi qu'elle répugnait aux interpolations, et que les graves menaces de la fin du livre contre les interpolateurs (XXII, 18-19), n'étaient pas des paroles en l'air. D'ailleurs, il n'était pas si facile de l'interpoler : sa forte structure à elle seule devait lui assurer un respect qui était rarement accordé aux Apocalypses en général — par exemple à Hénoch, — à cause de leur caractère originel de compilations. Joignez à cette unité de pensée l'unité de langue, aujourd'hui reconnue. Toute cette régularité de forme imposée à une matière exubérante fait voir combien simple et grandiose était dans la pensée de Jean ce poème prophétique de courage et de confiance surnaturelle. Jean l'adressait aux chrétiens d'Asie Mineure, au début des persécutions ; mais sa prophétie garde son actualité pour les chrétiens de notre temps, et de tous les temps, pour tous ceux qui, au milieu des obscurités et des fluctuations de cette vie, attendent, se fiant dans leur espoir contre tout espoir, la victoire finale et absolue de Jésus-Christ.

Fribourg, 26 mai 1911.

E. Bernard ALLO.

